

La lumière de l'aube

Philippe Haeck

Volume 44, numéro 3 (257), septembre 2002

Transmissions

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32980ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Haeck, P. (2002). La lumière de l'aube. *Liberté*, 44(3), 29–39.

La lumière de l'aube

Philippe Haeck

À seize ans tu n'allais plus à l'école, tu étais un autodidacte que les discours critiques de philosophes séduisaient : sans doute t'ont-ils appris la dialectique, le jeu des concepts. Cette lettre que ton âme va peut-être lire d'un monde dont je ne sais rien, je vais l'écrire avec des musiques que j'aime – c'est toi qui m'as appris la musique, c'est fou tout ce que tu m'as appris. Toi tu aurais donné entre parenthèses la référence exacte de chaque disque ; j'ai fait comme toi pendant quelques années, je trouvais important de nommer ce qui me nourrissait. Maintenant je ne le fais presque plus, je me contente de tout rejouer dans une parole qui s'avance avec les mots quotidiens, usés, simples : les discours savants, les références qui montrent que nous appartenons à une élite intellectuelle ne me disent plus grand-chose. J'écrivais récemment à la compagne d'un ami, qui fait partie d'un petit groupe de réflexion où il y a surtout des professeurs d'université, que je préférais les chansons de Dalida aux discours des professeurs. Bien sûr j'ai eu

quelques professeurs qui m'ont marqué, mais les doigts d'une main suffisent pour les compter. L'un m'a enseigné la physique, la trigonométrie et la grammaire, il expliquait ces matières comme de l'intérieur ; ce qui était complexe, il savait le déployer simplement, nous avions l'impression d'être plus intelligents. Un autre aux cheveux blancs se contentait de commenter tranquillement l'œuvre de Rabelais ; il parlait bas, souriait, nous l'écoutions, il parlait de la joie de la liberté. Il y a eu aussi une femme-libellule qui faisait circuler le désir dans les textes en jouant avec les mots ; elle a dit oui à mes premiers poèmes. Enfin le dernier était mon directeur de thèse ; je lui envoyais mes textes, il me les retournait tout annotés, me faisait des suggestions, me parlait de ce qu'il lisait. Quatre, ce n'est pas beaucoup et c'est énorme, ces quatre ont suffi à sauver en moi l'image de l'enseignement : dans la plupart des cours il n'arrivait rien d'autre qu'une information sans saveur, sans vie, ce que les élèves appellent du bourrage de crâne. Si je t'écris aujourd'hui, c'est parce qu'on m'a invité à réfléchir à la question de « la transmission » entre maîtres et élèves « selon les deux axes fondamentaux du savoir et du pouvoir » : qui m'a permis d'être ce que je suis devenu et, en tant qu'enseignant, quels sont les plaisirs et les risques de la transmission.

ciel gris blanc
ton petit sourire orange
m'aide à vivre

J'ai pensé à toi parce que tu disais l'importance du savoir pour lutter contre l'ignorance et la nécessité de pouvoir vivre notre vie selon nos besoins, nos désirs. Lutter

contre l'ignorance qui sépare, juge, exclut, condamne, entretient la peur, la servitude, travailler à vivre sa vie selon ses lignes de force. Oui, le premier maître que j'ai eu, c'est toi. Tu m'as invité chez toi parce que j'avais fait un compte rendu qui t'avait touché d'un de tes livres. Tu m'as parlé tranquillement sans chercher à me convaincre de quoi que ce soit, tu m'as parlé comme jamais personne ne m'avait parlé, tu m'as donné des musiques à écouter, tu m'as emmené voir des films, tu me disais simplement comment tu voyais le monde. Avant toi, il y avait eu un autre homme, un poète que j'admirais, dont j'enseignais l'œuvre, qui m'avait reçu chez lui quatre ou cinq fois pour répondre à mes questions, mais quand je pense à lui et à toi maintenant, je vois la différence : lui ne me parlait pas, il s'écoutait parler, sa voix s'élevait assez souvent comme s'il avait été devant un auditoire, il cherchait à m'impressionner, c'était un homme de pouvoir ; toi, tu me parlais, me regardais, restais là dans le soleil de l'après-midi avec moi, tu étais présent, un jour tu m'as offert un cadeau : une musique que tu aimais. Tu as été mon premier maître : tu m'as appris l'amitié. Voilà ce que je suis devenu : quelqu'un qui travaille à fonder un monde d'amitiés au lieu de s'agiter dans un monde de relations de pouvoir où la plupart étouffent, quelqu'un qui invite à risquer sa peau, à trouver sa voix plutôt qu'à accumuler un savoir vain.

la vie ruisselle
je tremble en dedans
la forêt immense

Je dis tu as été mon premier maître et je te vois sourire.
Tu dis : être ton maître, cela ne m'intéresse pas, je ne suis

pas maître de moi, j'essaie seulement de jouer ma musique, d'être musicien. Entre toi et moi je ne veux pas la séparation du maître qui sait et de l'élève qui ne sait pas ; entre toi et moi je ne désire pas autre chose que la parole libre, parole d'amitié qui nous enseigne – j'apprends autant de toi que toi de moi. Tes paroles me rappellent un rêve fait il y a quelques jours. Je donne un cours dans un amphithéâtre ; au lieu d'être assis au bureau du professeur, au centre, en face des élèves, je suis assis à l'extrémité droite de la première rangée, dos aux élèves. Je m'endors, j'ai de la difficulté à demeurer éveillé, à entendre ce qu'on me dit, à voir les élèves : une étudiante me parle et je ne vois qu'une tache colorée qui bouge un peu. Soudain en touchant mes lunettes, je leur trouve une forme pointue qui m'étonne, ce ne sont pas les miennes ; je regarde autour de moi, j'aperçois par terre mes lunettes, je les ramasse, enlève celles que j'ai pour les mettre : tout devient clair, je ne m'endors plus, je suis bien éveillé. L'interprétation de ce rêve me paraissait claire ; maintenant que tu es avec moi parce que je t'écris, je vois que tu y es présent, qu'une étudiante qui a beaucoup compté dans ma vie y est aussi présente, qu'une suite de six mots se met à briller, à me faire signe. Je suis assis à l'extrémité droite de la première rangée parce que c'est là que tu t'assois toujours quand j'allais à la cinémathèque avec toi ; en classe je ne m'assois jamais à la tribune du professeur, je m'assois à une table d'élève entre le centre et les fenêtres, tout près des premières tables occupées par les élèves. Je ne suis pas un professeur, je suis un élève plus âgé à qui on a confié des élèves plus jeunes. L'étudiante que j'ai de la difficulté à voir est celle qui, après cinq années d'enseignement pendant lesquelles j'ai tenu un discours magistral qui m'a conduit à

un cul-de-sac, m'a demandé lors du bilan du cours : avez-vous déjà publié un poème ? Je ne voyais pas pourquoi elle posait cette question : quel lien y avait-il avec les théories critiques et les courants littéraires que j'enseignais. Je ne me souviens plus du visage de cette étudiante, mais je n'ai jamais oublié sa question dont elle m'a précisé le sens : toi qui nous notes sévèrement, qui critiques la plupart des œuvres au programme, as-tu eu le courage de publier un poème, de créer et d'offrir aux autres ta création, as-tu affronté le regard des autres. Cette question et la réponse que je lui ai donnée ont changé ma vie d'enseignant ; c'est en réussissant à écrire mes premiers poèmes que j'ai compris que le geste premier dans un cours de littérature devait être écrire et non analyser des textes. Les mots qui se sont mis à briller sont les suivants : « j'aperçois par terre mes lunettes » ; s'ils me font signe, c'est à cause de ceux d'un psychanalyste que je viens de lire :

Il conviendra de relever [...] ce qui repose à la surface. [...] Mais pas que là [...] mais, d'une façon générale, ici, par terre, où nous marchons, pour autant que nous y allons de cette démarche qui constitue un certain sol.

La plupart des cours de littérature produisent de l'ennui parce que personne n'y marche, il n'y a pas de sol, il n'y a que des notions critiques et des exercices d'analyse qui flottent dans le ciel des diplômes, des protocoles méthodologiques. Je suis un paysan, j'aime être assis par terre, toucher le sol, le sentir, je refuse que des abstractions me fassent taire. Je veux crier terre, je veux voir la réalité, j'enlève les lunettes qui m'empêchent de la voir-toucher, je mets les miennes qui la font apparaître. Je n'en dis pas

plus, tu sais tous les textes que j'ai écrits, publiés pour indiquer cette révolution : mettre au centre l'écriture des élèves et à la périphérie l'analyse des œuvres, substituer au cours magistral le travail en atelier, donner à lire uniquement des livres-voix. Les enseignants sont aveugles, ils ne voient pas que sur le sol d'une classe il y a des élèves-fleurs qui demandent à pousser ; ils ne le voient pas parce qu'ils sont des graines qui n'ont pas germé, des fleurs qui ne sont jamais sorties de terre. De tels enseignants s'épuisent à jouer au professeur qui sait tout des jargons critiques usés des manuels scolaires ou à la mode des théoriciens vedettes ; quelques-uns apparemment en tirent plaisir : la maîtrise de ce savoir sans doute et le pouvoir qu'ils ont de l'imposer. Quand tu me parlais, tu me donnais à sentir la terre d'où tu venais. Je ne l'ai pas oublié : j'ai enseigné en donnant à sentir la mienne.

une femme pose
la main sur son bras
il pensait être seul

Il y a une autre chose que tu m'as enseignée : l'amour des femmes. Tu es le premier homme que j'ai rencontré qui aimait vraiment les femmes. Il y a des hommes qui croient les aimer parce qu'ils ont envie de les baiser ; toi tu les aimais parce que tu avais envie de leurs paroles : tu avais des amies, je ne connaissais pas d'hommes qui avaient des amies. À vingt ans, à la suite de pas mal de discours misogynes, je croyais qu'une femme était un ensemble d'atomes qui riait ou pleurait sans raison valable. J'ai commencé à lire les femmes, à les écouter, à les donner à lire – à chaque cours je donnais quatre voix à lire : deux

femmes, deux hommes –, j'ai osé écrire à une femme pour lui demander d'être mon amie. Maintenant j'ai quelques amies qui rendent ma vie plus vivante. J'invite les étudiants à développer leur côté féminin, les étudiantes leur côté masculin parce que nous venons des deux lignées, que si nous sommes capables de les reconnaître dans notre parole, celle-ci ne pourra qu'être plus forte, plus juste. L'intelligence des femmes est plus pratique, plus chaleureuse, celle des hommes plus idéologique, plus distante ; comme toi, j'ai besoin des deux : l'une capable de se moquer des règles quand elles sont contraires à la vie, l'autre donnant à comprendre comment le monde bouge pour ne pas être ballotté, emporté par les malheurs ou les bonheurs du moment. Être intelligent, c'est ne pas étiqueter, ne pas juger, mais s'ouvrir au monde, aux autres, sentir que tout est lié, être capable de le montrer. J'ai la chance d'avoir une tante que j'admire depuis mon enfance, une femme-homme qui ne sépare pas l'amour et l'intelligence ; elle est sans passion, toute attention – elle a été mon premier maître du côté des femmes.

parfois par hasard
tu es un bol de soupe
sur une table bleue

Cette semaine je suis allé dans un collège faire une conférence à des étudiantes en lettres qui suivent un cours de composition. Il faisait beau, j'étais content d'aller partager avec d'autres ce que j'ai appris. J'avais préparé une feuille de « Notes pour une conférence-circonférence sur le compost de la composition » auxquelles j'avais donné pour titre « Parole et voix » – j'y annonçais vingt-deux points que

j'avais envie d'aborder. Dans l'autobus en voyant mon sac d'école tout usé, j'ai eu une idée qui doit venir de *Jonas qui aura 25 ans en l'an deux mille* que tu avais été voir neuf fois ; tu te souviens de ce professeur d'histoire qui sort d'une valise un chapelet de saucisses pour faire comprendre les tranches de l'histoire. J'ai commencé en leur disant que pour moi faire une conférence, c'est ouvrir son sac, dire ce qu'il y a dedans. Sur la grande table ovale autour de laquelle nous étions assis, j'ai mis devant moi mon sac et j'ai sorti une par une toutes les choses qui y étaient en disant pour chacune sa raison d'y être et ses liens avec la composition. Tous les cours de littérature devraient être des cours de composition dans lesquels les lectures ne seraient là que pour stimuler la création. Les professeurs qui ont rendu obligatoires les analyses textuelles et les dissertations ont ignoré la nature du texte littéraire et la joie de créer des choses de nos mains : au lieu d'inviter les étudiants à explorer librement le territoire de l'imaginaire, ils les ont condamnés à expliquer rationnellement des œuvres. Au lieu de répondre à un poème par un poème, à une histoire par une histoire, les étudiants sont forcés de disséquer poèmes et romans, alors qu'une œuvre est cristallisation, jaillissement, don – c'est un peu comme si je refusais de tendre ma main à quelqu'un qui me tend la sienne : je me contenterais d'en faire une radiographie. Je ne vois que du plaisir dans la transmission de ce que je sais depuis que j'ai trouvé une parole « par terre » ; si mon discours magistral des cinq premières années d'enseignement en a écrasé ou ennuyé plusieurs, ma parole-par-terre allume presque toujours des yeux – c'est la différence entre une parole qui rend compte d'une expérience et un discours répétant un savoir théorique. On ne sait jamais ce qu'on transmet, mais

je sais que pour quelques-uns, quelques-unes j'ai été un révélateur, la pluie qui a fait germer la graine enfouie en eux, en elles : être ainsi au milieu d'un, d'une autre est une grande joie et l'autre à son tour est au milieu de soi. Pour être cette pluie, cette présence au milieu de quelques autres, je dis le plus nettement que je peux comment, pourquoi je lis-écris, je donne à lire un peu de ce que je lis et écris, j'invite chacun, chacune à risquer sa parole, à l'écrire le plus fortement possible (je les préviens que ce n'est pas facile, qu'il faut être patient, commencer par faire un pas – je n'ai pu le faire avant 26 ans) en écoutant-lisant sans juger, remerciant qui risque quelque chose, encourageant qui n'en est pas encore capable. Je n'oublie pas ce qu'une étudiante plus âgée m'a écrit : les profs n'ont pas le goût ou le courage de lire ce que les étudiants ont à dire ; je n'oublie pas non plus ce que Freud disait aux analystes : on n'arrive avec personne plus loin qu'on est allé avec soi-même. J'ai sans doute plus appris de ma pratique d'écriture et de l'écoute de mes étudiants que de n'importe quel critique ou théoricien.

la lumière de l'aube
réunit le jour et la nuit
soutient mon étude

L'élève et le maître vont ensemble, ils se reconnaissent. L'élève contient déjà le maître. Lui n'oublie pas l'élève qu'il a été et il sait qu'il sera jusqu'à la fin un élève. L'élève qui vient vers le maître ne le force-t-il pas à se lever, à quitter sa tranquillité pour aller s'asseoir ailleurs, y apprendre quelque chose de neuf. Le maître se baigne dans le fleuve Amour. Il invite l'élève à faire un pas sur terre ; il s'assoit à

la même table que lui, marche avec lui ou elle. Le maître n'a que sa franchise qui le perd aux yeux de quelques-uns, en affranchit d'autres. Il invite à la singularité et à la solidarité, sourit de sa fatigue, est bienveillant. Le maître danse au milieu de la langue, n'a pas peur de la vie, de la parole-qui-touche. Défait par la bêtise ou ravi par une complicité, il pleure parfois en secret. Le maître est la main d'une femme qui aide le pénis de son amant à pénétrer en elle. Il pense souvent à sa mort pour ne pas passer à côté de la vie. Il cherche dans le travail de l'élève ce qui fait sa force, l'invite à la déployer – il fait attention de ne pas raturer ses mots, de ne pas les lui enlever. Il aime provoquer, retourner ce que l'autre avance. Il a peu à dire, se méfie de qui veut avoir raison. Il écoute, parfois sa parole désarçonne. Le maître est usé et ses gestes sont neufs. L'ici est le loin, le voyage. Il avance sur un chemin qu'il ne connaît pas, joue au ballon avec les enfants. Il n'a pas d'autre mission que de donner la main, de saluer, d'embrasser – embrasser, c'est parfois secouer, déranger, ébranler. Il aime les voix : chaque fois qu'il en découvre une, le monde lui paraît plus beau. C'est un vagabond qui arpente sa maison. Il vous regarde dans les yeux avec plaisir, sait la joie d'être deux, de s'oublier. Il lit beaucoup : sa bibliothèque est une forêt d'espèces variées. Il écrit des haïkus, aime les lézards-papillons, ne donne des explications qu'à qui en demande. Il n'a pas de trucs : il improvise. Le maître est discret, ne se tient pas au centre mais un peu à l'écart. Il ne maîtrise rien : il a échappé à la maîtrise, a trouvé le sentier de la création, le chemin de l'ouvert. Il ne tient pas à être appelé maître, aime l'élève qui l'appelle par son prénom – il préfère la nudité aux titres. Il y a du danger à mettre un maître au-dessus de soi, un jour on risque de vouloir le piétiner. Qui aide

à grandir, à trouver son chemin mieux vaut l'appeler
compagnon ou amie. Un maître quand on l'a assez écouté,
on le met au fond de sa poche et les mauvais jours on le
sort pour le tenir au creux de la main. Dans la lumière de
l'aube, il n'y a ni maître ni élève, seulement des hommes,
des femmes avec une main obscure et l'autre claire. C'est
toi qui sans le savoir m'as appris tout cela et ceux, celles
que j'ai laissé entrer en moi après toi.